

L'OURS

OU

UN MALHEUREUX CARACTÈRE

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN PROSE

PERSONNAGES

MARCEL DE SOMBRAY, 30 ans.

D'ORSANT, beau-frère de de Sombray, 35 ans.

DE SAULANNE, amoureux d'Adrienne, 29 ans.

RICLAIS, père d'Adrienne, 58 ans.

AURÉLIE d'ORSANT, femme de d'Orsant et sœur de
de Sombray, 25 ans.

ADRIENNE, fille de Riclais, 19 ans.

JEAN, domestique de M. de Sombray.

Un Notaire, Parents, Invités.

La scène se passe de nos jours, à Paris,
chez Marcel de Sombray.

L'OURS

OU

UN MALHEUREUX CARACTÈRE

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon meublé avec luxe. — Au fond, porte à deux vantaux. — A droite, au premier plan, une grande porte. — Au deuxième plan, une cheminée avec glace. — A gauche, au premier plan, une grande porte. — Au deuxième plan, une fenêtre donnant sur un jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ORSANT, M^{me} D'ORSANT, assis sur le canapé et riant à gorge déployée, DE SOMBRAY, debout.

DE SOMBRAY.

Mais si cela me plaît à moi?.....

M^{me} D'ORSANT.

Dieu! quel ours vous êtes, mon pauvre frère!

DE SOMBRAY.

Ours, tant que vous le voudrez... je le déclare une dernière fois à vous, ma sœur, et à votre mari, pour n'avoir plus à y revenir : j'aime Adrienne... Oui, je l'aime de tout cœur, mais...

M^{me} D'ORSANT.

N'achevez pas.... je n'en peux plus.

DE SOMBRAY.

Mais pour devenir ma femme, il me faut la demander à son père, et jamais je ne pourrai m'y décider.

D'ORSANT.

Enfin, pourquoi?... On donne un motif aux gens.

DE SOMBRAY.

Parce que... son père m'est insupportable.

(D'Orsant et Mme d'Orsant éclatent de rire; de Sombray se couvre brusquement et se dispose à sortir à droite; M. et Mme d'Orsant se lèvent.)

M^{me} D'ORSANT, le retenant.

Marcel, avez-vous votre bon sens?

DE SOMBRAÏ.

Oui, ce petit homme m'agace les nerfs. Mes mains, quand je le vois, sont tourmentées du besoin de le réduire à rien : prenant la voix sentencieuse de Rielais. « Il faut à ma fille un homme du monde, monsieur de Sombray, je vous trouve un peu trop *Socrate* pour elle. »

M^{me} D'ORSANT.

Hé ! mon ami, c'est d'Adrienne que je vous parle... et vous l'avez dit avec moi : Adrienne est charmante !

DE SOMBRAÏ.

D'accord ; mais son père.....

D'ORSANT.

Son père..... son père ne sera pas votre femme.

DE SOMBRAÏ.

C'est bien ce qui vous trompe : j'épouse le père en épousant la fille. Ce petit vieillard s'attache à moi, vous dis-je. — Je le vois, et cela, dès le lendemain de mon mariage, suspendu aux pans de mon habit...

M^{me} D'ORSANT, avec ironie.

Nul doute, vous êtes si aimable.

DE SOMBRAY.

Oui, nul doute, puisqu'il habite là, sous moi, et m'a sans cesse sous la main. Le voilà qui s'insinue dans mon ménage, rôde, écoute, s'impose, s'installe, s'étend; il compte mes pas, scrute mes pensées; se compose un visage selon mon humeur....

M^{me} D'ORSANT.

Hé! qu'il aura fort à faire, le pauvre homme!

DE SOMBRAY.

Et mes domestiques sont à lui, et mes papiers sont à lui, et mes soucis, et mes désirs, et mes projets, tout est à lui. — Quoi de plus naturel? J'ai sa fille....

D'ORSANT.

Franchement, est-il au monde un homme dont vous puissiez supporter la présence chez vous?

Marcel, prenez-y garde, voilà qui frise la misanthropie.

DE SOMBRAY.

Misanthrope, moi ! non. — Je ne hais pas les hommes, ils ne m'ont rien fait pour cela. Je ne les recherche pas, je ne les adore pas, il est vrai : ont-ils besoin de moi ? ai-je besoin d'eux ?... Leurs idées ne sont pas les miennes, je me tiens à l'écart.

M^{me} D'ORSANT.

Ne vous en défendez pas, vous avez le monde en horreur.

DE SOMBRAY.

Parce qu'il me semble laid ; et je m'applaudis de mon éloignement du monde, parce que je veux être libre, parce que je veux être moi, parce que je veux être seul : car seul, je me sens vivre ; seul, je m'appartiens ; seul, je peux penser.

M^{me} D'ORSANT.

Hé ! voilà pourquoi ce matin vous êtes resté quatre heures à voir un portefaix scier du bois !

DE SOMBRAY.

Oui, ces quatre heures m'ont plus profité en réflexions que trois jours de la conversation d'un homme du monde.

D'ORSANT.

Alors, c'est un parti pris de ne vivre que pour vous ?

DE SOMBRAY.

Pour le compte de qui voulez-vous que je vive ?

D'ORSANT.

Vos amis....

DE SOMBRAY.

Je ne me sens pas le goût d'en avoir ; qui vient me voir me fait honneur, mais qui ne vient pas me fait plaisir.

M^{me} D'ORSANT.

Et vous n'étouffez pas du besoin de parler ?

(M^{me} d'Orsant va à la fenêtre ; elle semble reconnaître quelqu'un qui est au dehors ; elle agite son mouchoir, fait signe de monter, et va doucement ouvrir la porte du fond.)

D'ORSANT, à de Sombray pendant le jeu précédent, qu'ils n'ont pas remarqué.

Ah ! Marcel, si je ne vous connaissais pas, quelle triste opinion vous me feriez avoir de vous !

M^{me} D'ORSANT, bas à Adrienne, qui paraît au fond.

Adrienne, viens, écoute ; mais tais-toi...

(Elle l'abrite derrière le canapé, de manière à la cacher aux yeux de de Sombray.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, ADRIENNE, cachée.

M^{me} D'ORSANT.

Eh bien, Marcel, on se le tiendra pour dit et l'on ne vous fatiguera plus avec ce mariage ; mais au fond de toutes vos bonnes raisons on distingue moins les appréhensions d'un homme jaloux de sa liberté, qu'une forte dose d'indifférence pour cette jeune personne.

DE SOMBRAY.

Pour Adrienne ?

M^{me} D'ORSANT.

Oui. — Raisonneriez-vous, si vous aimiez ?

DE SOMBRAY.

Je ne supporte pas que vous mettiez en doute mon affection pour elle.

M^{me} D'ORSANT.

Il n'est pas nécessaire de rougir pour cela ; mais pour expliquer cette tendresse, peut-on savoir de vous, monsieur l'homme de goût, ce que cette petite fille a de plus que les autres femmes ?

DE SOMBRAY.

Sa beauté, ma sœur ; mais surtout son cœur et son esprit. — Je l'aime parce que je la crois aimante et dévouée ; je l'aime parce qu'elle n'a pas ces idées toutes faites qui dispensent d'en avoir à soi ; je l'aime enfin... parce qu'elle parle peu...

M^{me} D'ORSANT.

Méchant !... Elle a cela de commun avec vous qu'elle aime en dedans.

DE SOMBRAY.

Elle m'aimerait ! parlez-vous sérieusement, ma sœur ?

M^{me} D'ORSANT.

Vous aimer, vous ! un ours ! mais vous ne vous êtes donc jamais regardé ?

ADRIENNE, bas à Mme d'Orsant.

Aurélié !

DE SOMBRAY.

Elle aime !...

M^{me} D'ORSANT.

Oui... M. de Saulanne.

ADRIENNE, bas.

C'est affreux de le tromper de la sorte.

DE SOMBRAY.

De Saulanne ! l'artifice est grossier, et vous voulez rire de moi... de Saulanne ! Cet amas de sottises et de

vanité... cette créature flétrie qui de noble n'a que le nom.... Ce mannequin à l'eau de rose!.. Et cette enfant dont le bonheur vous est si cher que vos sentiments pour elle vous semblent moins ceux d'une amie que ceux d'une mère... Adrienne en est encore à n'avoir pas connu par votre bouche l'ignominie de M. de Saulanne?... Allez, apprenez-lui quel est ce fat, ce débauché : le vice, ma sœur, le vice en personne... allez le dévoiler enfin, et vous me ferez l'homme le plus heureux du monde.

M^{me} D'ORSANT.

Mais c'est M. Riclais qu'il faut désabuser; c'est M. Riclais qui impose M. de Saulanne à sa fille. Allez... allez vers lui; dites vous-même ce que vous savez de cet intrus, et découvrez-lui enfin tout ce que ce débauché.... Mais allez! allez donc... mon mari vous appuiera.

(Elle conduit de Sombray et d'Orsant hors de la porte du fond, qu'elle ferme sur eux.)

SCÈNE III.

ADRIENNE, M^{me} D'ORSANT.M^{me} D'ORSANT.

Enfin, il est chez ton père !... M'as-tu comprise, petite ?

ADRIENNE, s'exaltant par degrés.

Ta conduite est impardonnable. — Je t'ai confié l'intérêt que j'ai pour ton frère, le charme que j'éprouverais à amener à des sentiments plus doux ce caractère farouche, sombre et maladif, et tu te fais un plaisir inouï de me tourmenter en me dépeignant sensible aux soins de M. de Saulanne!...

M^{me} D'ORSANT.

Bien !

ADRIENNE.

Tu as un malheureux besoin d'agacer tes meilleurs amis même. — En jetant le doute dans son cœur, déjà trop disposé à ne pas me croire digne d'une

affection sérieuse, tu l'as éloigné de moi, qui ne pourrai jamais le désabuser sur cet amour ridicule que tu m'as faussement prêté. — C'est mal, Aurélie, c'est très-mal à toi.

M^{me} D'ORSANT.

Très-bien, petite, tu ne m'as pas comprise.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE SOMBRAY, par le fond.

ADRIENNE, à Aurélie sans voir de Sombray.

Alors, dis-moi, quelle nécessité de lui conter que j'aime M. de Saulanne ?

DE SOMBRAY.

Aurélie a bien fait, Mademoiselle.

ADRIENNE, surprise.

Mais.....

M^{me} D'ORSANT.

Déjà ! je vous croyais en bas.

DE SOMBRAY.

Je suis descendu, j'ai sonné. Comme on tardait d'ouvrir, j'ai eu le temps de réfléchir.

M^{me} D'ORSANT.

Et d'Orsant?

DE SOMBRAY.

Il m'a cru derrière lui. — Il est entré.

M^{me} D'ORSANT.

Mais que va-t-il dire?

DE SOMBRAY, bas à M^{me} d'Orsant.

Ce qu'il lui plaira. De toute manière, il eût bien fallu qu'il parlât à M. Riclais, car, pour moi, j'étais bien décidé à ne pas ouvrir la bouche. (A part.) Elle aime M. de Saulanne!... ah!...

ADRIENNE, avec embarras.

Comme mon père sera contrarié... (A de Sombray.)
S'il pouvait apprendre ce dont vous...

DE SOMBRAY, piqué.

Mademoiselle, en deux mots, voici : monsieur votre père est musicien ; moi j'aime les musiciens qu'on n'entend pas. Régulièrement huit heures sur douze, M. Riclais se querelle avec une contre-basse... Est-ce un instrument à travailler dans une maison honnête ?

M^{me} D'ORSANT.

Mon ami, si cet instrument est sa passion...

DE SOMBRAY, bas.

C'est au milieu des champs qu'on s'installe alors. — Dois-je éternellement souffrir de sons qui labourent mes entrailles ! (Haut.) Mais veuillez me pardonner, Mesdames, je vous ai occupées de moi trop longtemps. (Il va pour sortir à droite.)

M^{me} D'ORSANT, mettant une bague au doigt d'Adrienne.

Ah ! le charmant bijou, ma chère...

DE SOMBRAY, à Adrienne d'une voix couverte.

Qu'avez-vous là au doigt, Mademoiselle ?

ADRIENNE, à de Sombray.

C'est une bague.

DE SOMBRAY.

Vous ne l'aviez pas ce matin, je crois ?

ADRIENNE.

Il est vrai, Monsieur.

DE SOMBRAY.

Un présent ?...

M^{me} D'ORSANT, avec reproche.

Marcel !.....

DE SOMBRAY, à Adrienne.

M. de Saulanne ?

M^{me} D'ORSANT, à de Sombray.

Vous l'avez dit.

DE SOMBRAY.

Il est, à mon avis, un très-galant homme.

ADRIENNE.

Du moins il passe pour tel.

DE SOMBRAÏ.

Et s'il a de l'affection pour vous...

M^{me} D'ORSANT, à Adrienne, vivement.

Dieu !... pauvre enfant !... un accroc à ton corsage !...

ADRIENNE.

Vraiment ?

M^{me} D'ORSANT.

Oui, ma chère, un accroc sérieux.

ADRIENNE.

Voyons !

DE SOMBRAÏ, impatient, à M^{me} d'Orsant.

Laissez-nous, avec cet accroc ! il n'a rien à faire dans ce que je dis.

M^{me} D'ORSANT.

Eh ! mon ami, que vous importe qu'Adrienne aime ou non M. de Saulanne... Ne nous dérangez donc pas.

DE SOMBRAY, à Adrienne.

C'est que vous ne savez pas le service énorme que vous me rendriez...

M^{me} D'ORSANT, de même.

Sa bonne humeur dépend d'un aveu de toi, et il tient à garder sa bonne humeur, tu comprends !

ADRIENNE.

Ainsi cela vous ferait plaisir ?

DE SOMBRAY.

Oui.

ADRIENNE, avec dépit.

Monsieur, je ne comprends plus.

DE SOMBRAÏ.

Veillez, je vous en prie, me fixer sur...

(La fin de la scène rapidement.)

ADRIENNE.

Eh bien... ne doutez plus.

DE SOMBRAÏ.

Ah !

ADRIENNE.

Nous sommes engagés l'un à l'autre.

DE SOMBRAÏ.

Bien !

ADRIENNE.

Maintenant, me détestez-vous assez ?

DE SOMBRAÏ, bas, avec un sourire forcé.

Mademoiselle, ce serait reconnaître que j'aurais pu vous aimer.

SCÈNE V.

LES MÊMES, RICLAIS, D'ORSANT, par le fond.

RICLAIS, après avoir salué Mme d'Orsant et souri à Adrienne, à de Sombray, en lui prenant la main.

Bonjour, mon bon voisin, comment vous portez-vous ?

DE SOMBRAY.

Monsieur... je vais bien. (Il retire sa main. — A d'Orsant.)
C'est sans aucun doute à vos bontés pour moi que je suis redevable de la visite...

RICLAIS.

Justement. Instruit par Monsieur, qui vraiment est un charmant homme, du but de votre visite...

DE SOMBRAY.

Mais je n'ai pas eu l'honneur...

L'OURS.

RICLAIS.

C'est bien.... je sais.... mais l'intention qu'on a de me visiter me flatte déjà...

DE SOMBRAY, à part.

Et me suffit toujours.

RICLAIS.

Instruit par cet excellent Monsieur (Il désigne Dorsant), dont je me promets de cultiver la connaissance chez vous.....

DE SOMBRAY.

Chez moi!... (Bas à d'Orsant.) Vous en auriez fait l'offre?... (D'Orsant fait à de Sombray des signes d'intelligence.) Pas de signes... répondez.

RICLAIS, prenant de Sombray par le bras.

Instruit.... eh! vous n'avez pas l'air d'entendre... instruit du peu d'estime que vous avez pour M. de Saulanne.....

DE SOMBRAY, amèrement.

Qu'importe mon estime ?

RICLAIS.

Ah ! l'estime d'un homme tel que vous... c'est la rosée bienfaitrice...

DE SOMBRAY.

Monsieur...

RICLAIS.

Instruit donc du peu d'estime que vous avez pour M. de Saulanne, je venais, à l'instigation de Monsieur, qui vraiment a été charmant pour moi..... je venais vous informer, répété-je, que j'allais cesser toute relation avec lui...

DE SOMBRAY.

Vous auriez tort certainement.

RICLAIS.

Tort !... Cette nouvelle, m'avait-on dit, devait vous donner tant de satisfaction.

DE SOMBRAY.

Erreur, les affaires des autres ne me regardent pas.

RICLAIS, à d'Orsant.

Eh! que me contiez-vous donc?

DE SOMBRAY, à d'Orsant.

Mais, Monsieur, vous n'avez donc rien de mieux à faire.

M^{me} D'ORSANT, à d'Orsant.

Ce langage vous surprend, mon ami, ne vous y trompez pas, c'est sa manière d'être reconnaissant.

RICLAIS, à de Sombray.

Voyons, pour quel motif me donneriez-vous tort?

DE SOMBRAY, regardant Adrienne.

Parce que M. de Saulanne est évidemment le genre qu'il vous faut.

RICLAIS.

Un sot!

DE SOMBRAY.

Vous l'avez dit.

RICLAIS.

Non, au contraire, c'est vous qui auriez prétendu...

DE SOMBRAY.

Non pas, il est homme d'esprit... Ces dames sont là pour l'affirmer...

RICLAIS.

Un fat !

DE SOMBRAY.

Du tout ; Mesdames, ne vous semble-t-il pas un homme d'une modestie accomplie ?

ADRIENNE, bas à M^{me} d'Orsant.

Aurélie, il me déchire le cœur.

M^{me} D'ORSANT, bas à Adrienne.

Folle ! il t'aime et il souffre!...

RICLAIS, à d'Orsant.

Eh ! Monsieur, que me disiez-vous donc ? (A de Somb Bray.) Figurez-vous, Marcel, qu'en votre nom, Monsieur prétendait que mon futur gendre était un...

DE SOMBRAY.

Un homme de goût.

RICLAIS.

Un fourbe !

DE SOMBRAY.

Un homme de cœur.

RICLAIS.

Un débauché !

DE SOMBRAY.

Un homme dévoué, charitable, adorable, adoré. Ces dames se feront un bonheur, si vous les en priez, de vous découvrir ses autres qualités.

RICLAIS.

Ah ! vous me rendez bien heureux ! de Saulanne aura ma fille, et vous avez mon amitié.

(Coup de sonnette dans le fond.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, JEAN puis DE SAULANNE.

JEAN, annonçant.

Monsieur de Saulanne ! (Il sort.)

RICLAIS, allant en souriant au devant de de Saulanne.

Eh ! bon jour, très-cher, soyez le bienvenu ! enchanté de vous voir ici... Entrez !... mais entrez donc et mettez-vous à votre aise. (Le présentant à chacun et arrivant devant de Sombray.) Justement nous parlions de vous, et monsieur Marcel se confondait en éloges sur votre compte.

DE SAULANNE, minaudant.

Est-il possible !... (A de Sombray.) Monsieur veut rire de mon faible mérite ; mais avant d'aller plus loin

qu'il me soit permis, Monsieur, de vous offrir mes excuses pour la liberté que j'ai prise de me présenter chez vous.

RICLAIS.

Inutile, mon ami; nous vous excusons de grand cœur.

DE SAULANNE, à Riclais.

D'autant que vos gens m'ont dit avoir reçu de vous l'ordre... (Saluant Adrienne.) Mademoiselle, j'ai un terrible ennemi dans la spirituelle madame d'Orsant, Elle absorbe vos moments les plus précieux; aussi nous demandons grâce, mon petit prisonnier et moi. (Il tire un petit chien de sa poche.) Je sais que je ne pouvais rien vous offrir de plus agréable que ce griffon. Il est anglais, Mademoiselle, anglais à s'agenouiller devant lui. Dginn est né dans Picadilly, d'une famille des plus honorables... son père...

RICLAIS, d'un air incrédule.

Son père... son père !...

DE SAULANNE.

Mais oui, son père...

RICLAIS, à mi-voix.

Eh ! mon gendre, j'ai plus d'expérience que vous. Il faut être mille fois sûr... La question est capitale !

DE SAULANNE.

Monsieur Riclais, ne vous hâtez donc pas de la trancher. Pensez qu'elle a tenu trois séances les plus fortes têtes de notre cercle.

RICLAIS.

Oh ! vous m'avouerez...

DE SAULANNE.

Avec vos doutes vous êtes capable de blesser notre amour-propre, car nous sommes intraitables sur ces matières-là. Le chien, le cheval... Ah ! Messieurs ! que de prestige dans ces deux mots. Hors de là point de salut pour les gens de goût.

RICLAIS.

Il y a encore d'autres bêtes dont vous ne parlez pas, qui, à mon point de vue, ont quelque chose de bien plus utile !...

DE SAULANNE.

Mais vous faut-il une preuve évidente de la pureté de sa race !... Si, dans la position où je vais mettre Dginn, il pousse un cri, je consens à passer à vos yeux pour sot ; et Dieu merci..... Il n'y a qu'un chien anglais pour ne pas crier quand on l'enlève comme ça. (Il soulève le chien par la queue.) Crie-t-il ?

RICLAIS.

Mon gendre, il a crié.

DE SAULANNE.

Monsieur Riclais, j'affirme qu'il n'a pas crié.

RICLAIS.

Il n'a pas positivement crié, si vous voulez, il a soupiré.

DE SAULANNE.

Soupiré ?

RICLAIS.

Oui, soupiré.

DE SAULANNE, à Adrienne.

Mademoiselle, auriez-vous entendu Dginn soupirer ?

ADRIENNE.

Monsieur, si vous le permettez, je me déclarerai la dernière.

M^{mé} D'ORSANT, à de Saulanne en lui présentant de Sombray.

Prenez monsieur pour juge, il vous tirera de peine.

DE SAULANNE, replaçant le chien à terre, à de Sombray.

Ah ! Monsieur, votre caractère posé m'inspire tant de confiance...

DE SOMBRAY, vivement.

Il n'a pas crié, Monsieur.

DE SAULANNE.

Bien obligé. Vous l'estimez alors vrai chien de race ?

RICLAIS, tirant de Sombray à part.

Malgré de petits travers, c'est un charmant homme, n'est-ce pas?... mais entre nous, Marcel, là, franchement, vous plaît-il bien ?

DE SAULANNE, tirant de Sombray de son côté.

Je tiens votre goût pour un des meilleurs. Dites-moi sans ménagement votre opinion sur Dginn.

RICLAIS, à de Sombray.

Croyez-vous qu'il fasse le bonheur de ma fille ?

DE SAULANNE, à Riclais.

Beau père, j'allais tout justement le demander.

RICLAIS, à de Saulanne.

Mais, mon ami, c'est à moi de demander ces sortes de choses-là.

DE SAULANNE.

Du tout, beau père, cela me touche de trop près.

RIGLAIS.

Marcel ne peut pas s'ouvrir à vous aussi librement qu'à moi.

DE SAULANNE.

Vous vous moquez. Vous croiriez-vous plus apte à en parler que moi ?

RIGLAIS.

Évidemment.

DE SAULANNE, lui présentant le museau du chien.

Alors, voyons, quel âge lui donnez-vous ?

DE SOMBRAY, qui les a examinés et écoutés attentivement.

Ces fous ne vont-ils pas bientôt finir.

RIGLAIS.

Allons, de Saulanne, remerciez Marcel. Le bonheur de posséder Adrienne, vous le devez assurément à la haute opinion qu'il a de vous.

DE SAULANNE, à de Sombray.

Monsieur me connaît donc bien ! Au revoir et merci mille fois. Plus d'un, et des plus nobles, en vain a recherché mon amitié ; à vous elle est acquise à jamais, à bientôt donc, cher ami. — Je ne me lie pas facilement, moi.

DE SOMBRAY.

Adieu. Bonjour.

(De Saulanne, offrant la main à Adrienne, et Riclais sortent par le fond.)

SCÈNE VII.

M^{me} D'ORSANT, DE SOMBRAY, D'ORSANT.

(De Sombray se place devant M^{me} d'Orsant, prêt à lui répondre.
— M^{me} d'Orsant joue l'indifférence.)

DE SOMBRAY.

Et qui vous dit que j'aie tort ?

M^{me} D'ORSANT.

Qui ?... vous.

DE SOMBRAY.

Vous brûlez de me jeter ce mot au visage.

M^{me} D'ORSANT.

Vous brûlez que je le prononce, voulez-vous dire.

DE SOMBRAY.

C'est que tous deux vous vous regardez d'un air...

M^{me} D'ORSANT.

La bile vous tourmente, mon ami.

DE SOMBRAY.

Du tout, mais je me loue d'avoir agi comme vous l'avez vu. Aussi quand j'ai raison, et quand je me suis donné la peine de me convaincre que j'ai raison, peu m'importe la façon dont on interprète ma conduite.

D'ORSANT.

Mais alors à qui en voulez-vous ?

M^{me} D'ORSANT.

Pourquoi cet œil furieux ?

DE SOMBRAY.

Parce que je me sens le jouet d'une fourberie dont jé ne me rends pas compte.

M^{me} D'ORSANT.

Une fourberie !... (Tendant négligemment une bague à d'Orsant.) Tenez, d'Orsant.

DE SOMBRAY.

Que donnez-vous là ?

M^{me} D'ORSANT.

Peu de chose, un rien...

DE SOMBRAY.

Mais c'est...

M^{me} D'ORSANT.

Une misère, une bague...

DE SOMBRAY.

Cette bague dans vos mains!... Adrienne l'avait au doigt.

M^{me} D'ORSANT.

Il se peut.

DE SOMBRAY.

Aurélie, Aurélie, je crains de comprendre, prenez garde.

M^{me} D'ORSANT, prenant le ton de de Sombray.

Quand, agissant pour le bonheur des gens, moins j'épargne mes démarches plus je semble nuire à leurs projets, ma conscience absout-elle les moyens que j'emploie, « peu m'importe la façon dont on interprète ma conduite. » (Elle va pour sortir.)

DE SOMBRAY.

Vous ne me quitterez pas... au nom du ciel, expliquez-vous !

M^{me} D'ORSANT.

Peut-on s'expliquer avec un homme brusque comme vous !

DE SOMBRAY, baissant le ton.

Je vous en prie, d'où vient cette bague ?

M^{me} D'ORSANT.

Croyez-vous bonnement.....

DE SOMBRAY.

D'où vient cette bague ?

M^{me} D'ORSANT.

Cependant...

DE SOMBRAY, s'échauffant.

Allons, d'où vient-elle ? je veux le savoir.

D'ORSANT, - à de Sombray

Des cris ! c'est la bague d'Aurélié... Quoi de plus naturel.

DE SOMBRAY.

Vous trouvez donc cela bien naturel, vous !...
(A madame d'Orsant.) Mais alors ce présent de M. de Saulanne?

M^{me} D'ORSANT.

Faux!

DE SOMBRAY.

L'attachement d'Adrienne pour lui?

M^{me} D'ORSANT.

Faux!

DE SOMBRAY.

Leurs engagements enfin?

M^{me} D'ORSANT.

Faux... Tout cela est faux!

DE SOMBRAY, avec une colère concentrée.

Vous êtes une bien charmante personne. (Il va pour
sortir par le fond.)

M^{me} D'ORSANT.

Où courez-vous ? (On entend dans le fond un prélude sur la contre-basse.)

DE SOMBRAY.

Malheureuse!... Je vais réparer mes torts aux pieds de cette pauvre Adrienne sacrifiée par vous à la maladie qui vous ronge de faire de l'esprit. — Elle va m'entendre. — Son cœur est droit et mes regrets sont sincères. — Elle saura qualifier ma conduite et la vôtre.

D'ORSANT, à de Sombray.

Et son père, cette fois, le comptez-vous pour rien ? (La contre-basse s'entend plus distinctement.)

DE SOMBRAY.

Plût au ciel qu'il n'eût jamais existé.

M^{me} D'ORSANT.

Il faudra bien lui parler aussi, ce me semble.

DE SOMBRAY.

J'ai l'intention d'être bref. Chacun de mes mots portera, je vous jure. Au reste, je n'ai qu'une chose à lui demander.

D'ORSANT.

C'est..?

DE SOMBRAY.

De me donner sa fille.

M^{me} D'ORSANT.

... Et vingt marches à descendre!... Le sacrifice serait trop grand pour vous. Calmez-vous, mon ami, restez ici, et vous, d'Orsant, venez avec moi.

D'ORSANT.

Où cela ?

M^{me} D'ORSANT.

Parler pour monsieur mon frère... Ne tenez-vous pas à son bonheur?

D'ORSANT.

Mais de Saulanne ?

M^{me} D'ORSANT.

Vous voulez rire.

D'ORSANT.

Non, non sérieusement. (Les accords de la contre-basse ont cessé.)

M^{me} D'ORSANT.

Mannequin, vous le savez bien, mannequin à l'eau de rose.

DE SOMBRAY, vivement.

Aurélie, allez alors... mais allez vite !... Usez de toute votre influence sur l'esprit du père...

M^{me} D'ORSANT.

De tout votre ascendant sur le cœur de la fille...

DE SOMBRAY.

Pas de petits moyens, vous entendez ?

M^{me} D'ORSANT.

Oui, oui, oui... Souriez un peu maintenant...
(De Sombray fait un sourire forcé.) Eh ! cela vous sied bien,
savez-vous ?

DE SOMBRAY.

Je crois en effet que le bonheur pourrait me rendre
aimable ; mais allez, allez donc, vous arrangerez
votre coiffure plus tard.

(D'Orsant et Mme d'Orsant sortent par le fond.)

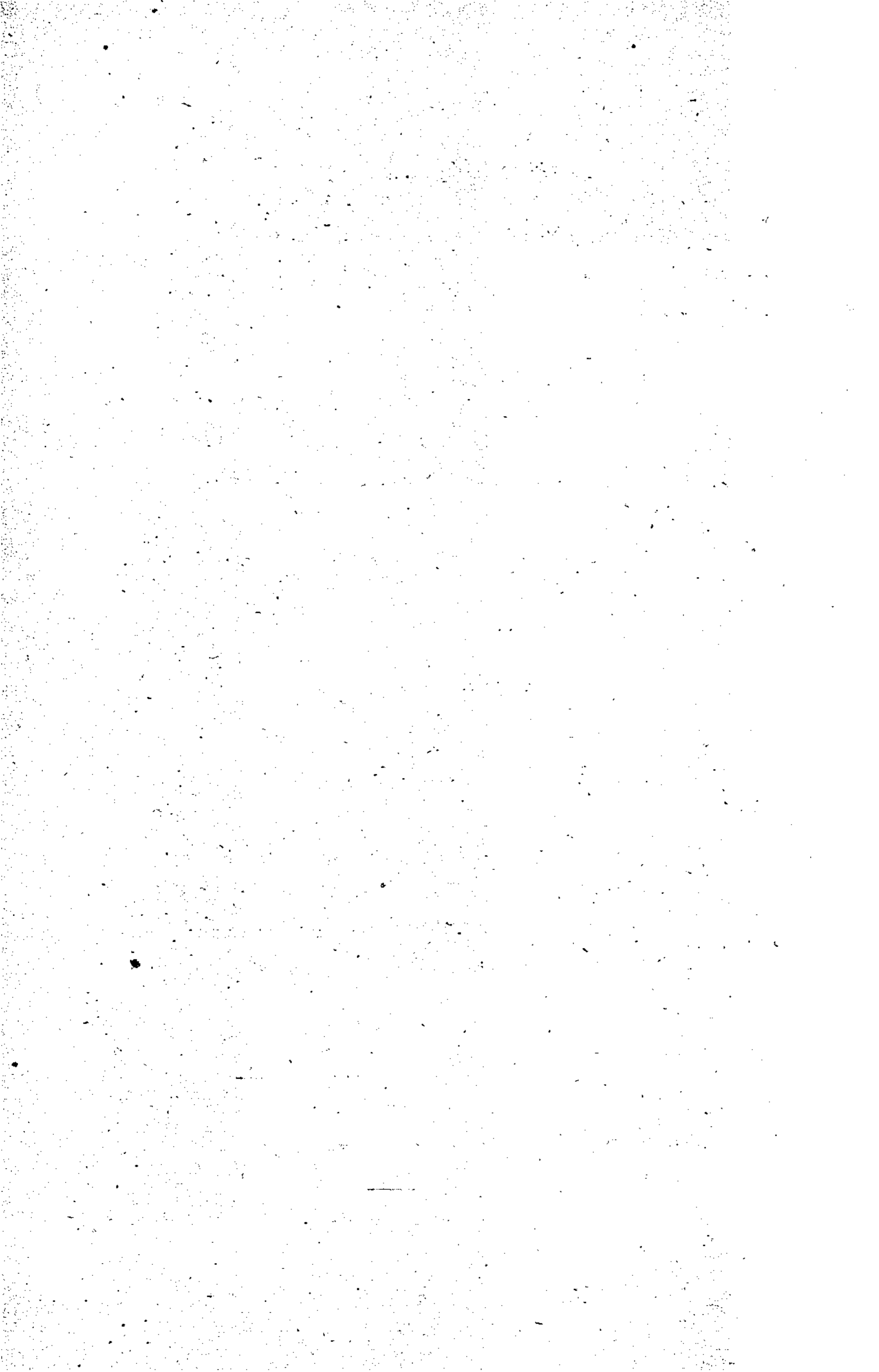
SCÈNE VIII.

DE SOMBRAY, seul.

Ils ont l'air de m'être bien dévoués... (Grand éclat de rire
de d'Orsant et de Mme d'Orsant derrière la porte du fond.) Eh bien,
vous le voyez, voilà cependant des gens avec les-
quels il faut que je me brouille. (Il sort à droite.)



FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

M^{me} D'ORSANT, entrant par la gauche, ADRIENNE, par le fond.

ADRIENNE, se jetant avec joie dans les bras de M^{me} d'Orsant

Ah! chère Aurélie!...

M^{me} D'ORSANT, embrassant Adrienne avec tendresse.

Mais voulez-vous, petite sotte, ne pas vous montrer si heureuse.

ADRIENNE.

Je venais pour te dire quelque chose, maintenant je n'ose plus.

M^{me} D'ORSANT.

Tu n'oses plus ! cela seul t'arrête ?

ADRIENNE.

Oui.

M^{me} D'ORSANT.

Alors, dis-le-moi bien vite et tout bas dans l'oreille, je n'écouterai pas.

ADRIENNE.

Cette décision inespérée de M. Marcel de me demander à mon père, la dois-je à l'affection qu'il aurait pour moi ou bien à la force de ton influence sur lui ?

M^{me} D'ORSANT.

Eh ! que t'importe, puisque le but est atteint.

ADRIENNE.

Il ne l'est pas pour moi, s'il me reste l'idée qu'il tiendrait d'autant moins à moi qu'il a fallu plus d'efforts pour l'amener à se prononcer.

M^{me} D'ORSANT.

Il me siérait mal, je pense, de faire ressortir les services que je pourrais rendre; mais, dis-moi, son caractère ne t'épouvante pas?

ADRIENNE.

Est-ce à moi de t'apprendre que cette apparente sauvagerie couvre une grande sensibilité. Il se hâte d'être brusque pour ne pas montrer qu'il est faible. Il souffre de toutes les souffrances des autres, mais il semble avoir honte de le faire voir.

M^{me} D'ORSANT.

C'est vrai cela, petite.

ADRIENNE.

Ses impressions, il les garde pour lui seul; il veut rester impénétrable. Sais-je pourquoi? Il craint peut-être qu'on rie de lui... Son cœur est honnête; son cœur est bon...

M^{me} D'ORSANT.

C'est vrai. J'ai les peines les plus grandes avec

lui. Il enverrait tout son bien aux maisons de charité.

ADRIENNE.

Son cœur est humain, te dis-je, et je suis persuadée qu'il n'est jamais plus près de céder à une douce émotion que lorsqu'il parle le plus rudement... Combien je comprends sa nature!

M^{me} D'ORSANT.

Ah! je crains moins son cœur que sa tête. L'idée qu'en se mariant il aliène sa liberté, qu'il doit modifier sa manière de vivre et donner à sa femme les plaisirs bruyants du monde..... Va, mes craintes ne sont que trop fondées; bientôt le regret chez un pareil homme... le voici!

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE SOMBRAY, D'ORSANT, par
la droite.

DE SOMBRAY, vivement à d'Orsant, sans voir Adrienne
et Mme d'Orsant.

Bon Dieu! vous m'écrasez sous le poids de vos bonnes raisons! Je suis assez grand, je suppose,

pour apprécier sans vous toute l'étendue de mon bonheur.

D'ORSANT, de même.

Vous avez une singulière méthode d'être content, si la joie se traduit sur vos traits par un front plissé et des narines dilatées.

DE SOMBRAY.

Si c'est ma manière d'être satisfait. (A Adrienne.)
Mademoiselle Adrienne, je vous vois et je suis heureux; je vous vois et je me convaincs, par le charme que je goûte auprès de vous seulement, que notre mariage comblera tous mes vœux; mais je vais vous paraître absurde avec mes appréhensions.

M^{me} D'ORSANT, à part.

Ah ! nous y voilà. Monsieur souffre déjà de s'être lié.

DE SOMBRAY.

Les rares occasions qui placent deux jeunes gens en présence ne leur permettent pas toujours d'apprécier nettement les tendances de leur caractère.

ADRIENNE.

S'agirait-il de vous et de moi ?

DE SOMBRAY.

Certainement. Je vous regarde comme la femme la mieux faite pour être aimée, la plus digne d'être heureuse, mais vous ne me connaissez réellement pas.

ADRIENNE.

Il est vrai. En vous acceptant pour mari, j'ai pris conseil seulement de mon cœur, et il est plein de l'affection que je porte... à votre sœur.

DE SOMBRAY, piqué.

A ma sœur!... Et savez-vous bien l'homme que je suis?...

ADRIENNE.

Jusqu'ici je l'avais cru du moins.

DE SOMBRAY.

Je passe aux yeux de tous pour avoir un malheu-

reux caractère; mais, vous le dirai-je, je me complais dans ma sauvagerie... ne fût-ce que pour n'avoir rien en moi de ressemblant aux platitudes des autres.

M^{me} D'ORSANT.

Adrienne justement adore un caractère indépendant. — N'est-ce pas, petite?

DE SOMBRAY.

Le monde m'ennuie; aussi mon chagrin serait grand si je voyais ma femme rechercher une société et des divertissements que je n'aime pas.

M^{me} D'ORSANT.

Mais cela se rencontre à merveille. — Adrienne déteste les salons.

DE SOMBRAY.

Par moments, j'ai l'esprit noir...

M^{me} D'ORSANT, ironiquement.

Bagatelle!

ADRIENNE.

Ne ris pas ; je vois trop où ton frère en veut venir.

M^{me} D'ORSANT.

Marcel, sentez-vous la portée de ce que vous venez de dire ?

DE SOMBRAÏ.

Parfaitement.

M^{me} D'ORSANT.

A quoi bon attrister cette chère enfant ?

DE SOMBRAÏ.

C'est malgré moi.

D'ORSANT.

Malgré vous ! Vous vous moquez.

DE SOMBRAÏ.

Malgré moi, vous dis-je. Ma raison n'est pas toujours maîtresse d'empêcher que je dise ce que j'ai le triste besoin de dire.

M^{me} D'ORSANT.

D'Orsant, encore ici!... quand vous avez tous nos amis à réunir pour ce soir!

DE SOMBRAY.

Réunir! ce soir!...

M^{me} D'ORSANT, à d'Orsant.

Mon ami, n'êtes-vous pas d'avis de recevoir ici?

DE SOMBRAY.

J'entends ne recevoir nulle part, vous savez bien.

M^{me} D'ORSANT.

Nous avons résolu de fêter vos fiançailles.

D'ORSANT, à de Sombray.

L'usage du monde le veut ainsi, vous le savez.

DE SOMBRAY, bas.

Je ne me marie pas pour me donner en spectacle aux gens, entendez-le bien.

D'ORSANT.

Marcel, laissez-vous donc faire !

DE SOMBRAY.

Vous ne savez pas dans quel état de surexcitation vous allez me mettre.

M^{me} D'ORSANT.

Dans un an vous n'y penserez plus ! — (A d'Orsant.)
N'oubliez pas un parent, pas un ami. Le plus de
jeunes gens surtout, nous danserons.

DE SOMBRAY.

C'est votre intention bien arrêtée ?

M^{me} D'ORSANT.

Oui, mon chérubin, vous danserez. — Adrienne,
va t'habiller le plus simplement possible : tu ne
seras encore que trop gentille pour ce bourru, va.
(A de Sombray.) Au revoir, mon frère, à bientôt. —
Nous allons bien faire les choses.

(Adrienne sort par le fond. — D'Orsant et M^{me} d'Orsant par la gauche.)

SCÈNE III.

DE SOMBRAY, puis JEAN.

DE SOMBRAY.

Ma sœur a quelque chose de pénétrant dans la voix qui fait mal à entendre. Cela m'indispose sans doute, car, à bien penser, je n'ai pas d'autre sujet de mauvaise humeur. (Sonnant.) Viendra-t-on?... (Parcourant la scène avec agitation.) Avec ce système de réception... Pour l'amour du ciel, que les gens me laissent donc tranquille dans ma maison; je ne leur demande que cela et je ne peux pas l'obtenir. (Sonnant avec colère. Et l'on s'étonne si je suis mauvais! Mais que je sois seul une bonne fois, on verra si je ne deviens pas sociable tout comme un autre. (Jean paraît à la porte de droite.) Enfin! (Jean s'avance.) Vous êtes un excellent domestique, mais tenez-vous à distance de moi, vous comprendrez aussi bien. — Voyez d'abord au fond si personne n'est là pour m'écouter. — (Après que Jean a ouvert la porte, regardé et refermé.) Peut-on entendre?

JEAN.

Impossible, Monsieur, j'ai fermé à clef.

DE SOMBRAY.

Ce soir, vous verrez ici plus de monde que de coutume. — On recevra.

JEAN.

On recevra !

DE SOMBRAY.

Vous prendrez les ordres de M^{me} d'Orsant ; qu'elle dispose tout à sa fantaisie, car j'entends n'avoir à me mêler de rien. (Plus bas.) Vous sentez-vous de force à me servir fidèlement ?

JEAN.

Monsieur, j'ai des antécédents, et n'en a pas qui veut.

DE SOMBRAY, souriant.

Vraiment ?

JEAN.

Monsieur peut certainement m'accorder sa con-

fiance : mon dernier maître m'a bien donné la sienne.

DE SOMBRAY.

Bien; laissez-moi... Je ne recevrai personne de la journée. (Jean sort par le fond.)

SCÈNE IV.

DE SOMBRAY, seul; puis RICLAIS.

DE SOMBRAY, fermant toutes les portes.

Seul enfin! (Il s'assoit.) Rentré en moi-même, pourrai-je m'expliquer ce que j'éprouve... Je me sens furieux et pourquoi?... Je m'en voudrais cependant si je ne l'étais pas; — cela me soulage. J'aime, j'aime... pourtant je ne sais quel regret puissant me tient depuis le grand pas que je viens de faire... J'aime et je doute de moi... Oui je doute... sans motifs pour douter... organisation inquiète... déplorable, sans abandon par excès de conscience... Non, non, je ne suis pas l'homme qu'il faut pour rendre une femme heureuse, et je dois.....

RICLAIS, à la fenêtre à gauche, au sommet d'une échelle dont le pied est dans le jardin.

Marcel !

DE SOMBRAY, qui se lève en tressaillant, à part.

Encore !...

RICLAIS.

Depuis un bon moment je vous cherche, mon gendre.

DE SOMBRAY, à part.

Misère !

RICLAIS.

Cette échelle de mon jardin que j'ai eu l'ingénieuse idée d'appliquer à cette fenêtre...

DE SOMBRAY, à part.

Cet homme avait besoin d'un souffre-douleur; il m'a trouvé.

RIGLAIS.

Je vais donc satisfaire mon désir de vous embrasser.

DE SOMBRAY.

M'embrasser !

RIGLAIS.

Un jour de fiançailles, c'est bien juste... Voyons, tendez-moi la main... tirez maintenant... Tirez, tirez ; je suis encore robuste, hé ! hé !... Vous ne me donnez pas l'âge que j'ai, je suppose... (Avec effroi.) Mais vous allez faire tomber l'échelle !...

DE SOMBRAY.

Ne criez donc pas !

RIGLAIS.

A deux doigts du danger, vous ne voulez pas que je souffle... ah ! prenez garde !...

DE SOMBRAY.

Silence, Monsieur.

RICLAIS.

Là... tirez plus doucement... là... là... (Entrant et sautant au cou de de Sombray.) Mon gendre!.....

(De Sombray s'essuie le visage. — Riclais promenant ses regards autour du salon.)

Eh! je ne l'avais pas remarqué. Votre appartement a un air artistique parfaitement en rapport avec mes goûts. Je suis presque artiste, moi!... Tenez, je devine que voilà une corniche grecque. Pensiez-vous avoir du grec chez vous? Eh bien, c'est grec, mais ça pourrait l'être davantage, savez-vous! — Voyons, mon ami, notre réunion de ce soir sera du meilleur ton. — D'Orsant fait de son mieux, et par votre ordre, qu'il m'a transmis, j'ai pris soin d'inviter toute ma famille.

DE SOMBRAY.

Par mon ordre!

RICLAIS.

Et je vous en remercie; car, à vrai dire, j'hésitais de vous amener trente-cinq personnes. (Mouvement.) On peut témoigner son contentement d'une autre manière, mon gendre. — Je suis donc en mesure pour la cérémonie de vos fiançailles; mais ce qui me

charme le plus dans cette solennité improvisée, c'est de pouvoir vous présenter à quelques-uns de mes bons amis. Ils vous seront de la plus grande utilité dans l'exécution des projets que j'ai formés pour nous.

DE SOMBRA Y.

Des projets!...

RICLAIS.

Joignant la dot de ma fille à votre brillante fortune, vous aurez besoin, ai-je pensé, d'ajouter à votre nom l'éclat d'un poste distingué, que par vos démarches vous obtiendriez du gouvernement... m'entendez-vous ?

DE SOMBRA Y.

Oui.

RICLAIS.

N'est-ce pas que c'est bien juste ?

DE SOMBRA Y.

Très-juste.

RICLAIS.

Ainsi, vous vous feriez d'abord nommer... sous-préfet, par exemple.

DE SOMBRAY, amèrement.

Moi!... Et pourquoi pas vous-même ?

RICLAIS.

C'est trop d'embarras. — Vous êtes jeune, ça vous ira ; mais vous n'auriez pas toutefois à vous contenter d'un poste moindre, vu que j'aurai besoin d'être soutenu par l'importance de votre titre pour obtenir moi-même la concession d'une affaire de premier ordre. Que pensez-vous de mon idée, petit gendre ?

DE SOMBRAY.

Monsieur Riclais, pour l'exécution de pareils projets, je vous le dis d'avance, il serait bon d'avoir recours à un autre que moi.

RICLAIS, bouleversé.

Grand Dieu !

DE SOMBRA Y.

Qu'avez-vous ?

RICLAIS, à part.

J'ai prévenu M. de Saulanne de ne plus compter sur la main de ma fille... Il s'était engagé à devenir sous-préfet... Plus encore!... cela ne dépendait que de moi. Ah! j'étais aveuglé!... (Haut.) Acceptez mes propositions, je vous en prie.

DE SOMBRA Y.

Du tout.

RICLAIS.

Vous me rendrez si heureux!...

DE SOMBRA Y.

Inutile.

RICLAIS.

Mon ami, vous ne voulez pas me faire regretter de vous avoir choisi !

DE SOMBRAÏ.

Non certes.

RICLAIS.

Je caressé ces projets depuis si longtemps !

DE SOMBRAÏ.

Impossible !

RICLAIS.

C'est l'espoir de toute ma vie ! Si je vous suppliais bien ?...

DE SOMBRAÏ.

Monsieur Riclais...

RICLAIS.

Si je me mettais à vos ge.....

DE SOMBRAÏ.

Monsieur !

RICLAIS.

Pour vous prouver combien je tiens à...

DE SOMBRAY.

Monsieur, Monsieur ! n'avez-vous pas honte ?...

RICLAIS.

Vous voyez mon chagrin ; ah ! par pitié... laissez-vous faire sous-préfet.

(Coup de sonnette au fond. — Bruit derrière la porte.)

JEAN, la porte entr'ouverte.

Monsieur n'y est pas.

DE SAULANNE, paraissant.

Je le vois.

JEAN.

Que vous le voyiez ou non, Monsieur n'y est pas.

(De Saulanne entre.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DE SAULANNE.

DE SAULANNE.

Parbleu, Messieurs, je suis ravi de vous trouver ensemble. — Quelle est cette étrangeté?... Prétendrait-on me bafouer?... (A Riclais.) Quoi! ce matin j'étais votre gendre; ce soir je ne le suis plus!

RICLAIS.

N'est-ce pas que c'est bizarre?

DE SAULANNE.

Non pas que je me plaigne de ce changement subit, car plus d'une famille de haut rang brigue l'honneur de s'allier à la mienne; mais le procédé est blessant, et mon amour-propre froissé souffre déjà de n'avoir pas obtenu satisfaction.

(Riclais se place entre de Sombray et de Saulanne.)

RICLAIS, poussant de Sombray du coude en signe d'intelligence,
et à de Saulanne.

Eh! que vous avez l'esprit mal fait! vous vous fâchez d'une plaisanterie.

DE SAULANNE.

D'une plaisanterie !

RICLAIS.

Oui , mon ami.

DE SAULANNE.

En m'éconduisant?...

RICLAIS.

Je tentais une épreuve... dont vous vous tirez avec honneur.

DE SAULANNE.

Mais enfin...

RICLAIS.

Simple essai... pour convaincre Adrienne de votre affection pour elle.

DE SAULANNE.

Êtes-vous sincère, monsieur Riclais?

RICLAIS.

Je vous l'assure.

DE SAULANNE, lui tendant la main.

Votre main !

RICLAIS.

De tout mon cœur ! (Il lui donne la main.)

DE SOMBRAY, à mi-voix, à Rielais.

La réalité l'exaspérera... Il serait temps de cesser ce badinage...

RICLAIS, de même.

Badinage !

DE SOMBRAY.

Évidemment.

RICLAIS.

Quel badinage ? où voyez-vous du badinage, mon ami ?

DE SOMBRAY.

Dans ce que vous venez de dire.

RICLAIS.

Pas le moindre, en vérité.

DE SOMBRAY.

Quoi ! votre langage aurait été sérieux ?

RICLAIS.

A-t-il jamais été autrement que vous sachiez ?...

(A part.) Ah ! je suis très-fort...

DE SOMBRAY, cherchant à se contenir.

Duquel, de Monsieur ou de moi, prétendriez-vous donc vous jouer, monsieur Riclais ?

RICLAIS.

Eh ! eh !

DE SOMBRAY.

Expliquez-vous !

RICLAIS, entre les dents.

Sous-préfet !...

DE SOMBRAY.

Vous dites ?...

L'OURS.

RICLAIS.

Sous-préfet !...

DE SOMBRAÏ.

Vous perdez le sens commun...

RICLAIS.

Sous-préfet !... voilà mon dernier mot.

DE SAULANNE, tirant Riclais.

Vous m'inquiétez avec ces chuchotements.

RICLAIS, à de Saulanne, en regardant de Sombray.

Vous connaissez nos conventions ?

DE SAULANNE.

Certes.

RICLAIS, de même.

Vous les tiendrez ?...

DE SAULANNE.

Je m'y engage.

RICLAIS, de même.

On s'obstine... Eh bien... eh bien... mon cher de Saulanne... vous avez ma parole.

DE SAULANNE.

Merci, monsieur Riclais. — Monsieur de Sombray, à nous!

RICLAIS, à part.

C'est égal, je ne me rends pas bien compte de ce que j'ai fait là.

DE SAULANNE, à de Sombray.

Monsieur!...

DE SOMBRAY.

Monsieur?...

DE SAULANNE.

Il vous a plu, dit-on, d'aspirer à la main de mademoiselle Riclais?

DE SOMBRAY.

En effet.

DE SAULANNE.

Certes, je suis flatté d'avoir eu contre moi un rival tel que vous. — Mais vous êtes homme d'honneur, Monsieur !...

RICLAIS, à part.

Je ne me sens pas à mon aise, ici.

DE SAULANNE.

Et puisque la faveur d'être préféré ne vous est pas accordée, malgré votre distinction...

DE SOMBRAY.

Et comme la présence de l'un pourrait porter ombrage à l'autre...

DE SAULANNE.

Vous ne verrez pas mal que...

Ensemble.

DE SOMBRAY.

Vous trouverez bon que...

DE SOMBRAY.

Je vous prie de cesser vos assiduités auprès de celle qui bientôt portera mon nom.

DE SAULANNE.

Cette recommandation , j'allais précisément vous la faire.

DE SOMBRAY.

A moi , Monsieur ?

DE SAULANNE.

A vous, Monsieur.

DE SOMBRAY.

J'aurai mal entendu.

DE SAULANNE.

Du tout.

DE SOMBRAY.

Quoi ! vous maintiendriez?...

DE SAULANNE.

Parfaitement.

(Le reste de la scène à voix basse.)

DE SOMBRAY.

Il n'est qu'un moyen de vider cette affaire.

DE SAULANNE.

Monsieur, je suis à vos ordres.

DE SOMBRAY.

Demain, au point du jour...

DE SAULANNE.

Chez moi ?

DE SOMBRAY.

Chez vous.

DE SAULANNE.

Vous êtes un galant homme. — Adieu !... (A part.)
Je suis très-content de moi. (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, moins de Saulanne.

DE SOMBRAY, les yeux fixes.

Dites-moi... dites-moi... vous avez votre raison !

RICLAIS, troublé.

Moi ! oui.

DE SOMBRAY.

Alors, je n'ai plus la mienne!... Quoi ! je vous supporte encore après une fourberie si révoltante, quand je devrais... Ce soir, Adrienne sera ma femme, entendez-vous, Monsieur!...

RICLAIS, embarrassé.

Écoutez donc ; je tiens plus à vous qu'à l'autre ; si c'est sérieusement que vous parlez, il serait bon de le dire tout de suite.

DE SOMBRAY.

Je suis prêt à me soumettre à vos conditions ; voilà de quoi dissiper vos derniers doutes.

RICLAIS, ivre de joie.

Vrai, mon ami ?

DE SOMBRAY.

Oui, vrai.

RICLAIS, courant d'abord à la porte du fond qu'il entr'ouvre,
ensuite à la fenêtre, et appelant.

Monsieur de Saulanne!... de Saulanne!

DE SAULANNE, dans le jardin.

Quoi, beau-père ?

RICLAIS.

Pas si beau-père que cela ! Je vous ai donné ma parole, mais je vous engage à ne pas compter dessus. (Il descend vivement par le fond.)

SCÈNE VII.

DE SOMBRAY, seul; puis M^{me} D'ORSANT, par la gauche. — (La nuit est venue.)

DE SOMBRAY, parcourant la scène avec une agitation comprimée; ouvrant ses vêtements.

La colère m'étrangle!... (M^{me} d'Orsant entre suivie de domestiques portant des candélabres surmontés de bougies allumées et tenant des corbeilles de fleurs.) Pour l'amour du ciel, que me veut-on encore?...

M^{me} D'ORSANT.

A cette heure, vous n'êtes pas prêt! Allez donc vous habiller, Marcel! N'êtes-vous pas honteux?

DE SOMBRAY.

Je recevrai comme je suis. Ceux que ma vue choquera auront à ne plus revenir chez moi, si bon leur semble.

M^{me} D'ORSANT.

Habillez-vous sans crainte; un habit ne fera pas

qu'on vous trouve plus aimable. (Aux domestiques.) Ces flambeaux-ci, sur la cheminée; ceux-là, sur la console; ici, posez les fleurs. (Les domestiques sortent par la gauche.)

M^{me} D'ORSANT, présentant les fleurs à de Sombray.

Tendez les mains.

DE SOMBRAY.

A quoi bon?

M^{me} D'ORSANT.

Vilain! aidez-moi à arranger ces charmantes fleurs.

DE SOMBRAY.

Et après?

M^{me} D'ORSANT.

Aidez-moi, vous dis-je. (Lui mettant les fleurs dans les mains.) Regardez-bien ces violettes, maussade; ne vous disent-elles rien?

DE SOMBRAY.

A moi? rien du tout.

M^{me} D'ORSANT.

Vrai? votre cœur ne leur prête pas un air particulier?...

DE SOMBRAY.

Mon cœur ne peut faire qu'une violette soit autre chose qu'une violette.

M^{me} D'ORSANT.

Allez, allez, vous ne méritez guère d'être heureux comme vous l'êtes.

DE SOMBRAY.

Heureux! vous ne comprenez donc pas que je suis le plus malheureux des hommes?...

M^{me} D'ORSANT.

Vous!... quand un mariage charmant...

DE SOMBRAY.

Eh! suis-je préparé au mariage? ai-je réfléchi? sais-je si je pourrai changer d'un coup la manière d'être de toute ma vie? suis-je né pour faire

l'aimable? — Dites, me voyez-vous une figure à m'aller mettre aux genoux d'une femme et des doigts à semer des fleurs dans ses cheveux? ne sentez-vous pas que celles-ci m'irritent, et que je me surveille pour ne pas les fouler aux pieds? (M^{me} d'Orsant éclate de rire. — Avec colère.) Non! il n'entrera pas une seule fleur ici; non, je ne recevrai pas; non, mille fois non, vous ne me conduirez plus à votre volonté, despote! (Il jette les fleurs à terre.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, D'ORSANT, par le fond.

D'ORSANT, qui a vu la fin de la scène.

Marcel, je n'ai rien vu d'abord; ne vous emportez pas contre moi!

DE SOMBRAY.

Monsieur, quand on entre chez les gens, on fait assez de bruit pour être entendu!

M^{me} D'ORSANT, à d'Orsant.

Mon ami, un moyen sûr de l'apaiser, c'est de

lui promettre que notre petite fête de tout à l'heure sera de courte durée.

DE SOMBRAY.

De longue ou de courte durée, j'espère bien n'être pas obligé de rester là tout le temps.

M^{me} D'ORSANT, riant.

Bien entendu. — Vous n'espérez pas que votre absence puisse être remarquée, je suppose. (Elle sonne.)

DE SOMBRAY.

Qu'allez-vous faire ?

M^{me} D'ORSANT.

Préparer la victime pour le sacrifice. (A Jean qui entre par la gauche.) L'habit, les gants de Monsieur? (A d'Orsant, pendant que Jean entre à droite.) Tout notre monde sera-t-il de parole ?

D'ORSANT.

Oui certes.

(Jean rentre en scène, dépose les vêtements et sort par la gauche.)

M^{me} D'ORSANT, à d'Orsant.

Alors, nous n'avons pas un moment à perdre... aidez-moi, mon ami. (A de Sombray, en lui présentant sa cravate.) Tendez le cou. (A d'Orsant, tout en s'occupant de de Sombray.) D'Orsant, je vous permets d'être jaloux de mes attentions pour lui, vous savez?...

D'ORSANT, à de Sombray, en lui mettant son habit.

Votre bras gauche. (A M^{me} d'Orsant.) Moi, jaloux?

M^{me} D'ORSANT, à de Sombray.

Mais ne bougez donc pas! (A d'Orsant.) Et pourquoi non?

D'ORSANT, à de Sombray.

L'autre bras. (A M^{me} d'Orsant.) Parce que j'aime Marcel.

M^{me} D'ORSANT, à de Sombray.

Baissez la tête. (A d'Orsant.) Monsieur, aimez-le moins et m'aimez davantage.

DE SOMBRAY.

Que de mots pour rien!

M^{me} D'ORSANT, à de Sombray.

Vous devez penser beaucoup, vous, en raison du peu que vous avez coutume de dire. Allez... vous êtes prêt. — A nous, d'Orsant. Dans cinq minutes nous le serons aussi. (A de Sombray, en lui envoyant un baiser vec la main.) Au revoir, amour!

(D'Orsant et M^{me} d'Orsant sortent par la gauche.)

SCÈNE IX.

DE SOMBRAY, seul; puis, JEAN.

DE SOMBRAY.

Au revoir, méchantes gens, qui n'avez pas la moindre indulgence pour moi! Un temps j'ai pu penser à me faire votre ami, mais en vous observant de près..... Quel est ce bruit? Déjà du monde! (Appelant.) Jean! (A Jean qui a paru au fond; — ouvrant la porte de droite.) Entrez là... voyez par la fenêtre si quelqu'un vient.

JEAN, sur le seuil de la porte de droite.

Monsieur, voici les musiciens... le notaire... plusieurs personnes.

DE SOMBRAY.

C'est tout?

JEAN.

Des voitures... deux dames en descendent... trois
dames... cinq dames en grande toilette...

DE SOMBRAY.

Et puis ?...

JEAN.

Monsieur Riclais...

DE SOMBRAY.

Ensuite ?

JEAN.

Les parents de M. Riclais...

DE SOMBRAY.

Après ?

JEAN.

Les amis de monsieur Riclais... On monte la contre-basse de M. Riclais...

DE SOMBRAY.

Assez!... assez!...

JEAN.

Monsieur Riclais indique...

DE SOMBRAY.

Assez, vous dis-je! quittez la fenêtre et restez dans la pièce. (Il ferme la porte de droite.)

SCÈNE X.

DE SOMBRAY, seul; puis RICLAIS, par le fond.

DE SOMBRAY, troublé.

Oui... oui... Et moi aussi je puis une fois avoir une volonté.

RICLAIS, se jetant dans les bras de de Sombray.

Eh ! mon gendre ! (Allant parler au fond.) Par ici, Messieurs, que je vous le présente !

(De Sombray entre vivement à droite au moment où les invités paraissent au fond, et d'Orsant et Mme d'Orsant à la porte de gauche.)

SCÈNE XI.

D'ORSANT, M^{me} D'ORSANT, RICLAIS,
ADRIENNE, LES INVITÉS.

M^{me} D'ORSANT, à Adrienne, qui entre par le fond.

Mon Adrienne !

ADRIENNE.

Chère Aurélie !

RICLAIS, à M^{me} d'Orsant.

Madame, c'est à votre bonté pour nous que je dois le bonheur de ma fille ; c'est à votre goût éclairé que revient l'éclat de cette fête de famille... Je ne sais, en entrant, ce qu'il faut le plus louer de votre excellent cœur ou de votre excellent goût.

M^{me} D'ORSANT, gracieusement.

Monsieur, c'est très-galamment tourné.

ADRIENNE, à M^{me} d'Orsant.

Où est ton frère?

RICLAIS, de même.

Mais je ne vois pas mon gendre... Il me tarde de...

M^{me} D'ORSANT.

A l'instant il était ici.

D'ORSANT.

En effet...

RICLAIS, aux Invités.

Messieurs, c'est l'homme du monde le plus convenable, je vous assure. (A M^{me} d'Orsant.) Madame, il semble fort extraordinaire que monsieur votre frère ne soit pas au milieu de nous.

M^{me} D'ORSANT.

Sans doute il est chez lui; j'ai peine à comprendre...

RICLAIS.

Il est bon de l'avertir au plus tôt. (Allant à la porte de droite qu'il essaie d'ouvrir.) La porte est fermée en dedans!

TOUS.

Fermée!

RICLAIS, frappant.

Monsieur Marcel!... mon gendre!...

ADRIENNE, à M^{me} d'Orsant, avec tristesse.

Aurélie, s'il allait...

RICLAIS, frappant.

Ouvrez... ouvrez! (La porte s'ouvre.) Ah! le voici!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JEAN, par la droite.

JEAN, à M^{me} d'Orsant.

Madame est priée de vouloir bien faire les honneurs de ses salons. Monsieur, atteint d'une indisposition subite, est dans l'impossibilité de paraître.

(Mouvement d'étonnement.)

M^{me} D'ORSANT, à mi-voix.

Marcel!... Marcel!...

ADRIENNE, dans les bras de M^{me} d'Orsant.

Aurélie, est-ce assez clair?

(Les Invités se retirent peu à peu.)

RICLAIS.

Eh! eh!... il n'a pas assez de santé pour être sous-préfet, cet homme-là!

(Ils sortent par le fond.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

RICLAIS, puis JEAN.

(Il est grand jour.)

RICLAIS entr'ouvre avec précaution la porte du fond et va de suite à celle de droite. S'arrêtant au moment d'entrer.

Je me demande ce que je penserais bien si j'allais trouver encore cette misérable porte fermée ce matin. Admettrai-je qu'il a été malade ou qu'il ne l'a pas été?... J'ai besoin, s'il vous plaît, d'arrêter ce point d'avance ; car je suis suffisamment repu de conjectures. (S'approchant de la rampe et sourdement.) Hier soir, en se retirant, mes invités se tordaient de rire dans l'escalier. Était-ce significatif? M. de Sombray nous avait mystifiés. Mon Adrienne en est bien chagrine ; mais moi, j'ai eu cette nuit un accès de

colère... dont je suis surpris maintenant qu'il est grand jour. (Riclais, en se retournant, se trouve en face de Jean qui est entré par le fond.)

RICLAIS, lui présentant une pièce de monnaie.

Prenez, prenez donc... Je voulais vous demander des nouvelles de M. Marcel, mais votre figure m'apprend assez clairement qu'il est très-mal... (Il rentre la pièce.)

JEAN, s'oubliant.

Très-bien !

RICLAIS.

Quoi ! il est rétabli ?

JEAN.

Du tout, il est bien mal.

RICLAIS.

Entendons-nous. Est-ce bien, est-ce mal ?

JEAN.

J'ai dit : mal. Et vous avez bien entendu.

RICLAIS.

Alors j'aurais entendu : bien, quand vous auriez dit : mal ?

JEAN.

Vous avez mal entendu, si vous avez entendu bien.

RICLAIS.

Mon ami, je crois enfin vous comprendre. (Il lui donne la pièce.) Expliquez-vous maintenant, mais dites-moi la vérité.

JEAN.

La vérité ! ah ! Monsieur !... mon pauvre maître n'a pas quatre heures à vivre.

RICLAIS.

Est-ce possible ?

JEAN.

Le médecin l'a dit du premier coup.

RICLAIS.

Je suis confondu...

JEAN.

Et c'est un grand médecin encore !

RICLAIS.

Qu'importe ! s'il n'a rien trouvé de mieux. On en sait toujours assez pour dire qu'un homme va mourir. (On sonne à droite.) Allez vite auprès de votre maître. (On sonne plus fort.) allez ; si je peux lui être utile, vous savez où me trouver. (A part.) J'ai des remords d'avoir douté un moment de cet honnête homme. Quel gendre accompli s'il avait pu vivre... Je le pleurerai... c'est bien sûr... car je me connais.

(Jean va pour entrer à droite.)

(De Sombray paraît sur le seuil avec un air furieux.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DE SOMBRAY, le chapeau sur la tête.

RICLAIS.

Lui!... (A de Sombray.) VOUS!...

DE SOMBRAY, à Jean, sèchement.

Je croyais avoir donné de formelles instructions...

RICLAIS, à part.

Il a une singulière façon de n'avoir pas quatre heures à vivre cet homme!...

(Jean sort par le fond.)

DE SOMBRAY.

Monsieur, je suis d'une humeur exécrationnelle ; si vous avez à me parler, vous ne pouvez plus mal arriver.

RICLAIS, à part.

Patience! il va me connaître. Dans les moments

critiques j'ai une logique irrésistible. (Haut.) Monsieur de Sombray...

DE SOMBRAY.

Eh bien ?...

RICLAIS, avec un sourire forcé.

Vous me trouvez un air assez embarrassé, n'est-ce pas?... Ça m'amène naturellement à vous dire que vous ne devez plus compter sur la main de ma fille, par la raison...

DE SOMBRAY.

La raison ?...

RICLAIS.

Parbleu ! la raison... Serais-je venu sans avoir une raison concluante à donner ?...

DE SOMBRAY.

J'attends.

RICLAIS.

Mais vous semblez en douter, savez-vous, et jamais Riclais...

DE SOMBRAY, avec violence.

Au fait, au fait! Vous me refusez mademoiselle Adrienne?

RICLAIS.

Je ne vous refuse pas Adrienne, seulement (Il s'éloigne.) je ne peux pas vous l'accorder... elle renonce à vous.

DE SOMBRAY.

Elle ! (Il va vers Riclais.)

RICLAIS.

N'approchez pas... ne m'approchez pas!...

DE SOMBRAY.

Adrienne, dites-vous?... c'est que devant elle vous aurez perfidement exploité ma conduite d'hier soir. S'il en était ainsi, Monsieur... s'il en était ainsi!...

RICLAIS, à part.

Il me fait peur... quels yeux!... (Haut.) Aussi vous

poussez l'originalité un peu loin ; j'aurais plus que vous le droit de crier... et vous avouerez qu'Adrienne...

DE SOMBRAY.

Est-il vrai qu'elle...

RICLAIS.

Je n'ai pas dit cela, au contraire...

DE SOMBRAY.

Mais...

RICLAIS.

Ma malheureuse fille tient encore à vous. Depuis votre disparition d'hier, elle fait peine à voir.

DE SOMBRAY.

Et vous semblez vous réjouir de nos chagrins!

RICLAIS.

Non, mon ami, car je suis désolé, croyez-le bien.

DE SOMBRAÏ.

Vous ?

RICLAIS.

Oui.

DE SOMBRAÏ.

Pourquoi ?

RICLAIS.

Parce que votre caractère me convient et que ma fille est une sotte.

DE SOMBRAÏ.

Alors, que n'avez-vous assez d'empire sur elle pour l'obliger à devenir ma femme ?

RICLAIS.

Elle la sera !

DE SOMBRAÏ.

Ah ! s'il était vrai !

RICLAIS.

Je vous en donne ma parole d'honneur. Je dois avoir sur elle un ascendant d'autant plus fort que jusqu'ici je n'ai pas eu occasion d'en user. Je vais la trouver.

DE SOMBRAY.

A l'instant même ?

RICLAIS.

A l'instant. Je la préparerai à vous recevoir ; mais, mon ami, il y va de votre intérêt. Pour parvenir plus vite à nos fins, tâchez donc d'être plus aimable auprès de ma fille, plus humain près du monde. Vous êtes trop sérieux, vous manquez de laisser aller, de légèreté. Dans la société des femmes, parlez modes, fleurs, chiffons ; apprenez à dire à une dame qu'un chapeau de velours épinglé bleu lui irait à merveille ; elle sera flattée et vous répondra qu'elle y a déjà pensé, mais qu'à votre prière elle y réfléchira *sérieusement*. Il est si facile de se faire adorer... Allons, adieu, mon ami ; à bientôt. (A part, en sortant par le fond.) Je vais voir M. de Saulanne... on ne sait pas ce qui peut arriver... Quel ours !...

SCÈNE III.

DE SOMBRAÏ, seul ; puis ADRIENNE, par le fond.

DE SOMBRAÏ.

Je suis encore troublé, j'ai failli la perdre par ma faute. Sa colère tombera devant mes regrets ; mais son cœur si affectueux ne me pardonnerait pas cette satisfaction secrète, inouïe, inqualifiable, que j'éprouvais hier soir!... Je savais agir mal ; la raison ne pouvait rien sur moi ; il m'a fallu céder à mon déplorable besoin de solitude. — Je me fais pitié !

ADRIENNE, vivement.

Est-il vrai que sur votre demande mon père se rende chez M. de Saulanne pour renouer un mariage que je déteste?...

DE SOMBRAÏ.

Sur ma demande !

ADRIENNE.

Soyez franc, répondez ; oui, ne m'épargnez pas

cet affront après l'humiliation publique que vous m'avez fait essuyer.

DE SOMBRAY.

L'humiliation !

ADRIENNE.

Longtemps feindrez-vous de ne pas comprendre ? Je suis montrée au doigt et désolée ; mais ma tristesse est moins forte encore que ma confusion d'oser venir ici m'en expliquer avec vous.

DE SOMBRAY.

Adrienne, vous m'accablez...

ADRIENNE.

Aurélie et son mari sont avec moi depuis le jour ; j'ai trompé leur vigilance... je veux qu'ils ignorent...

DE SOMBRAY.

Adrienne ! se peut-il ?... vous aussi !...

ADRIENNE.

Oui, moi. Sais-je maintenant ce que vous voulez?... Ma confiance en vous était aveugle. Je vous défendais alors que votre conduite prêtait à tant de conjectures !... j'étais encore votre amie quand mon père était l'objet de vos sorties les plus inconvenantes et les moins méritées. Mais aujourd'hui ! — avez-vous laissé paraître de vous autre chose que de la mauvaise humeur, de l'irrésolution enfantine, un caractère sombre, sans énergie pour changer, un cœur faible et d'une bonté négative ? Et quand le monde dira : « Avec ses travers elle l'acceptait encore, mais il n'a pas voulu d'elle, » que répondra mon père ? « M. de Sombray se serait certainement décidé s'il ne lui avait fallu à jour fixe se produire en public à la mairie et à l'église. » — M'avez-vous assez sacrifiée à vos manies, suis-je assez compromise ? Ah ! plutôt au ciel que je ne vous eusse jamais vu !... (Elle va pour sortir.)

DE SOMBRAY, la retenant.

Adrienne !

ADRIENNE.

Laissez-moi !

DE SOMBRAY.

Adrienne, restez. Comprenez qu'il m'en coûte de vous faire douter de l'honnêteté de M. Riclais.

ADRIENNE.

Monsieur Marcel...

DE SOMBRAY.

Il me quitte en me promettant votre main.

ADRIENNE.

Lui !

DE SOMBRAY.

Il avait vu mon désespoir. Je regrette de toute la force de mon âme de m'être abandonné à cette fatale inspiration de m'éloigner de vous... Je souffrais de vous voir au milieu d'un monde que j'aime si peu ! (Il lui prend la main.) Maintenant, vous êtes seule ; mon cœur, débarrassé des liens qui l'étouffent, peut s'épancher librement près de vous, Adrienne...

ADRIENNE.

Marcel, je veux partir.

DE SOMBRAY.

Adrienne !

ADRIENNE.

Ne parlez pas. Votre voix me semble sincère; il ne faut pas que je la croie telle.

DE SOMBRAY.

Mais pourquoi?

ADRIENNE.

Elle m'attache, et... auprès de vous je suis trop malheureuse. (Elle veut fuir; de Sombray la retient.)

(De Saulanne paraît au fond.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DE SAULANNE.

DE SAULANNE.

Parbleu !

ADRIENNE, se cachant la figure dans les mains.

O ciel !

DE SOMBRAÏ, à de Saulanne, avec force.

Que venez-vous faire ici ?

DE SAULANNE, avec intention.

Parbleu ! je comprends...

ADRIENNE, à part.

Comment cacher mon trouble ?

DE SAULANNE.

Ah ! de Saulanne, ta bonhomie est délicieuse.

DE SOMBRAÏ.

Parlez ! que voulez-vous ?

DE SAULANNE, avec ironie.

Je m'admire... Un galant homme s'était engagé sur sa parole à venir chez moi ce matin vider certain différend...

DE SOMBRAÏ.

Monsieur, excusez-moi... de sérieux empêchements...

DE SAULANNE.

Vous êtes tout pardonné... un homme galant!...
(A Adrienne.) Mais vous, Mademoiselle, n'admirez-vous pas ma confiance en monsieur votre père, m'assurant sur l'honneur que toute relation avait cessé entre vous et M. Marcel de Sombray?

ADRIENNE.

Mon père a dit vrai; le hasard seul, croyez bien...

DE SAULANNE.

Alors, admirons ensemble l'effet inattendu de vos singuliers empêchements, Monsieur, et de l'innocent hasard de Mademoiselle.

ADRIENNE.

Monsieur!...

DE SOMBRAY.

Pour Dieu!... cessez ce persiflage.

DE SAULANNE.

Serait-il déplacé, Monsieur?

ADRIENNE, outrée.

Ah!

DE SAULANNE.

Je comprendrais plutôt qu'ici je le fusse moi-même, car j'ai la maladresse d'interrompre...

ADRIENNE.

C'est indigne!

DE SAULANNE.

Eh! vous vous offenseriez?...

DE SOMBRAY, se contenant avec peine.

Monsieur... Monsieur, dans votre intérêt...

DE SAULANNE.

Quoi! vous vous décideriez enfin à avoir de l'honneur? (Avec froideur.) Ayez-en pour deux, Monsieur, vous n'avez pas qu'au vôtre à penser.

DE SOMBRAY, exaspéré.

Malheureux !... Rétractez-vous !...

(De Saulanne éclate de rire. — De Sombray s'élance vers de Saulanne de manière à lui couper la sortie du fond. — De Saulanne effrayé s'échappe vers la fenêtre.)

ADRIENNE, s'attachant à de Sombray.

Marcel !... Marcel !...

DE SAULANNE, enjambant la fenêtre.

Prenez garde !... ne me touchez pas !... Je ne me bats jamais avec les mains, moi !... Reculez ! reculez donc !... Je perds l'équilibre !... ah !...

(Il tombe dans le jardin avant que de Sombray l'ait atteint.)

ADRIENNE, éperdue.

Dieu !...

DE SOMBRAY.

L'insolent !... (Il empêche Adrienne d'aller à la fenêtre.)

ADRIENNE.

Mais... mais qu'avez-vous fait ?...

DE SOMBRAÏ.

Je lui apprendis à vivre.

ADRIENNE.

Qu'allons-nous devenir?... Entendez-vous ce bruit? — On s'approche! on crie! vous l'avez tué! Pour l'amour du ciel, cachez-vous!...

DE SOMBRAÏ.

Du tout.

ADRIENNE.

Venez! venez, par pitié! si ce n'est pour vous, que ce soit pour moi, fuyez!

DE SOMBRAÏ.

On serait trop heureux d'avoir à me reprocher cette petite lâcheté!...

ADRIENNE.

Oh! ce n'est pas m'aimer cela... Ne voyez-vous pas comme je souffre?...

DE SOMBRAY, doucement.

Adrienne, ce n'est pas bien; vous voulez me rendre faible, alors que j'ai besoin de tout mon sang-froid.

SCÈNE V.

LES MÊMES, sans de Saulanne; M^{me} D'ORSANT,
entrant par le fond.

ADRIENNE.

Aurélie, c'est affreux!

M^{me} D'ORSANT.

Que s'est-il passé?

ADRIENNE.

De Saulanne...

M^{me} D'ORSANT.

Eh bien?

ADRIENNE.

Son corps...

M^{me} D'ORSANT.

Parle donc !

ADRIENNE.

De la fenêtre...

M^{me} D'ORSANT.

Et pourquoi?... mais comment?...

DE SOMBRA Y.

Cet homme nous outrageait !

M^{me} D'ORSANT.

Oh ! mon frère !...

ADRIENNE.

Aurélie, qu'il ne perde pas un moment, je t'en prie, cache-le. Regarde, voici du monde, vite, vite !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, - D'ORSANT, par la gauche.

D'ORSANT.

Est-ce possible?... Comment!... vous avez jeté...

DE SOMBRAY.

Je suis étranger à sa chute, et ses insultes...

D'ORSANT.

C'est à plaisir que vous nous créez des embarras... Ah! vous ne nous rendez pas la vie facile. — Un homme est là qui vous invite à le suivre. (Il indique la gauche.)

DE SOMBRAY.

Je suis prêt...

ADRIENNE, à d'Orsant.

Que va-t-on lui faire?

M^{me} D'ORSANT, de même.

Où le conduit-on ?

DE SOMBRAY.

Payer chèrement un moment de bien juste indignation. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, sans de Sombray.

ADRIENNE.

Vous ne le laisserez pas partir ainsi !

M^{me} D'ORSANT.

Mon ami, vous dont l'influence est si grande...

ADRIENNE, à d'Orsant.

Vous pouvez lui être utile ! allez, allez vite, alors !

D'ORSANT.

Enfant, ma voix ne sera pas écoutée.

ADRIENNE.

Qu'en savez-vous ?

D'ORSANT.

Mais...

ADRIENNE.

Allez, je vous en supplie! — Aurélie, si nous allions, nous...

D'ORSANT.

Laissez-moi ce soin. — S'il m'était possible d'étouffer cette malheureuse affaire!...

(Il sort à gauche.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, sans d'Orsant.

ADRIENNE, oppressée.

Aurélie ! n'est-ce pas que ce pauvre de Saulanne n'est pas mort ?

M^{me} D'ORSANT, de même.

Je crains...

ADRIENNE.

Oh ! non, c'est impossible !

M^{me} D'ORSANT.

Ce serait affreux ! nous devrions aller...

ADRIENNE.

Je me sens saisie d'un tremblement si grand que je n'aurai jamais la force de me porter...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, RICLAIS, le visage défait, entrant par le fond, suivi du notaire et des témoins.

RICLAIS.

Qui est mort dans la maison ?

ADRIENNE, très-émue.

Mon Dieu !

M^{me} D'ORSANT, de même.

Ah ! c'est fini !

RICLAIS, de même, à part.

C'est donc vrai ! mais lequel est mort ? lequel a jeté l'autre par la fenêtre ? (A Adrienne.) Car enfin, ma fille, il faut bien que monsieur le notaire, venu chez moi sur ma demande pour dresser le contrat de mariage... sache...

M^{me} D'ORSANT.

Le moment est bien choisi !

RICLAIS.

Sache, dis-je, qui il vient marier.

ADRIENNE.

Malheureuses que nous sommes !

RICLAIS, à part.

Leur accablement me nomme l'infortuné ! Pauvre Marcel ! vraiment c'était un digne parti. Je le regrette de tout mon cœur. (A Adrienne.) Ne te désole pas, ma fille, je ne te le destinais pas.

ADRIENNE.

Je le sais. Je ne suis pas moins accablée par cet événement.

RICLAIS, à Mme d'Orsant.

Madame, votre douleur à vous me semble légitime.

M^{me} D'ORSANT.

Légitime ?

RICLAIS.

Je déplore avec vous la perte d'un tel frère.

M^{me} D'ORSANT.

Mais, Monsieur, sa position n'est pas désespérée.

RICLAIS.

Vous avez espoir de le sauver !

M^{me} D'ORSANT.

Évidemment ; me verriez-vous aussi tranquille ?

RICLAIS, à part.

Au lieu de me parler, que n'est-elle auprès du moribond?... Les femmes!... (Au notaire.) Monsieur, j'avais des doutes ; ils sont éclaircis. Je donnerai Adrienne à M. de Saulanne ; quelle santé, Monsieur, quelle santé !

LE NOTAIRE.

M. de Saulanne, votre gendre ? je m'en doutais.

M^{me} D'ORSANT, à Riclais.

Quoi ! vous donnez Adrienne à un homme mort ?

RICLAIS.

Mort ! pas encore, s'il vous plaît.

M^{me} D'ORSANT.

Vous espérez donc le tirer de là ?

RICLAIS.

Moi ! j'ai des amis partout.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DE SOMBRAY, par la gauche.

RICLAIS.

Que vois-je !... vous ?...

DE SOMBRAY.

Moi.

RICLAIS.

Sans la moindre blessure ?

DE SOMBRAY.

Sans la moindre... Je suis gardé ici un moment ; j'ai demandé à ne pas être livré à l'absurde curiosité de la foule qui encombre la rue.

RICLAIS, à part.

J'ai d'affreuses incertitudes!... Comment en sortir ? — (Bas au notaire, en indiquant de Sombray.) Monsieur, soyez assez bon pour me dire si vous pensez que c'est là le criminel ou bien la victime.

LE NOTAIRE.

Monsieur, attendons... le procès-verbal n'est pas dressé.

M^{me} D'ORSANT, à de Sombray.

Mais vous avez dû voir d'Orsant ?

DE SOMBRAY.

Oui. — Il m'a fait des signes... je n'ai pas cherché à comprendre.

RICLAIS, à part.

C'est apparemment l'autre qui est mort. (Au notaire)
Monsieur, il y a confusion ; — vous remplacerez le
nom de M. de Saulanne par celui...

LE NOTAIRE.

De M. de Sombray?... ah ! je m'en doutais !

DE SOMBRAY, à Riclais.

Monsieur, l'étonnement que votre figure exprime
en ce moment...

RICLAIS.

Non, cher monsieur... c'est l'intérêt le plus vif !

DE SOMBRAY.

L'intérêt !...

RICLAIS.

Oui, mon ami ; car, prêt à vous accorder
Adrienne...

M^{me} D'ORSANT, à Adrienné.

Tu entends ?...

RICLAIS.

Je suis très-inquiet, je ne vous le cache pas, à cause du danger que vous courez.

DE SOMBRAY.

Me voyez-vous une figure inquiète, à moi ?

RICLAIS.

A vous, non; c'est bien ce qui m'étonne.

DE SOMBRAY.

Étonnez-vous moins, et décidez-vous enfin.

RICLAIS.

Cependant...

DE SOMBRAY.

Ma sœur, veuillez faire demander une voiture,

RICLAIS, retenant de Sombray.

Mon ami, vous semblez furieux contre moi : ne nous quittons pas sous cette impression fâcheuse, je vous en supplie ! Je veux bien espérer avec vous que cette affaire est sans trop d'importance, cependant...

DE SOMBRAY.

Cependant, quoi ?...

RICLAIS.

Cependant, je ne peux décemment pousser la complaisance jusqu'à vous unir à ma fille dans la chapelle d'une prison !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, D'ORSANT, par la gauche.

M^{me} D'ORSANT.

D'Orsant, quelles nouvelles ?

D'ORSANT.

Marcel, vous êtes libre !

M^{me} D'ORSANT, à d'Orsant.

Merci, ami, merci!

ADRIENNE, à d'Orsant.

Comment avez-vous pu ?...

D'ORSANT.

De Saulanne ne court aucun danger... une contusion insignifiante... Ma tâche était facile, vous le voyez.

RICLAIS, avec joie.

Monsieur le notaire, ce mariage était écrit là-haut !...

LE NOTAIRE.

Indubitablement, je m'en doutais.

M^{me} D'ORSANT, conduisant Adrienne à de Sombray.

Monstre!... cette jolie enfant vaut bien un sourire.

ADRIENNE, les mains dans celles de de Sombray.

Eh bien, Marcel?...

DE SOMBRAY, avec affection.

Eh bien?... (Sourdement.) Eh bien! est-ce que tout ce monde ne va pas s'en aller?



FIN.